

Grèce L'ODYSSÉE DES CLANDESTINS

PAR CÉDRIC GOUVERNEUR. PHOTOS : IAKOVOS HATZISTAVROU/REA POUR VSD
NICOLAS SARKOZY ACCUSE LA GRÈCE D'ÊTRE LA "PASSOIRE" PAR LAQUELLE LES IMMIGRÉS ENTRENT EN EUROPE. "VSD" S'EST RENDU SUR PLACE POUR RENCONTRER CES CLANDESTINS QUI TRAVERSENT LE FLEUVE EVROS AU PÉRIL DE LEUR VIE.

Illusoire eldorado Sur la route qui mène à la gare d'Orestiada, des migrants venus de Turquie espèrent grimper dans un train pour Athènes. Issus du Bangladesh, d'Afghanistan, d'Iran... tous rêvent d'une vie meilleure. Ils ne savent pas encore que l'économie grecque, sinistrée, n'a aucun travail pour eux. Ils sont des milliers à devoir faire les poubelles.





Nafragés Au milieu du fleuve Evros, qui sépare la Grèce de la Turquie, des clandestins dont le canot pneumatique s'est échoué sur un îlot : les passeurs n'ont eu aucun scrupule à les abandonner à leur sort. Ceux-là seront sauvés par la police grecque. Mais d'autres se noient ou meurent de froid.

Débordée, la Grèce veut bâtir un mur. Un projet aussi immoral qu'inutile, selon ses opposants



Surveillance La police grecque scrute la frontière avec des caméras thermiques prêtées par l'Union européenne.



Survivant Ce migrant a passé trente heures accroché à un arbre avant d'être secouru, gelé mais vivant.



Sans identité Une fois arrivés sur le sol grec, beaucoup de migrants abandonnent leur passeport.

Chaque jour à la gare d'Alexandroupolis, dans l'extrême est de la Grèce, des immigrants venus de Turquie attendent le train qui les conduira à Athènes, à 900 kilomètres de là. Ce matin, une douzaine de jeunes hommes frigorifiés se blottissent sur un quai. Originaires du Bangladesh ou du Moyen-Orient, ils sont épuisés et affamés. Fareed, 25 ans, raconte l'odyssée qui l'a mené jusqu'en Grèce: « Depuis le Bangladesh, j'ai traversé l'Inde, le Pakistan, l'Iran, la Turquie. J'aurais pu être abattu dix fois. Maintenant, je suis soulagé. » L'avant-veille, Fareed et ses compagnons de galère ont payé des passeurs turcs. En six heures de marche nocturne, ils ont rejoint le sol grec, où ils se sont présentés à la police. Il y a peu, ils auraient passé des semaines, voire des mois, en centre de rétention. Mais ces établissements, critiqués pour leurs conditions de vie dégradantes, sont en cours de rénovation. Les policiers leur ont donc remis un permis de séjour d'un mois, au terme duquel ils doivent quitter le sol européen. Mais tous veulent passer illégalement en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, trouver un travail, n'importe lequel, même sous-payé et au noir. « Je n'ai pas le choix, explique Fareed. Chez moi, au Bangladesh, la vie ne vaut rien. En Europe, j'ai peut-être une chance de vivre dignement. »

La majorité des entrées d'immigrés clandestins en Europe a désormais lieu ici, le long du fleuve Evros qui sépare, sur environ 150 kilomètres, la Grèce de la Turquie: en Méditerranée, le renforcement des patrouilles maritimes a rendu le passage trop difficile. Qui plus est, la Turquie a supprimé, en 2010, les obligations de visa pour les ressortissants de nombreux pays d'Afrique et d'Asie. L'achat d'un billet d'avion suffit souvent aux candidats à l'exil pour rejoindre Istanbul, où les attendent des passeurs. Et la Turquie, brouillée avec l'Union européenne qui ne veut pas d'elle en son sein, refuse de reprendre les clandestins. Une courte inspection de la berge grecque du fleuve donne une idée de l'ampleur du phénomène: sur 300 mètres à peine, nous trouvons pas moins de trois épaves de canots pneumatiques, des gilets de sauvetage et même deux passeports iraniens.

Chef de la police d'Orestiada, petite ville à une centaine de kilomètres au nord d'Alexandroupolis, Georgios Salamagas ne cache pas que ses hommes sont débordés: « En 2010, 36 000 clandestins ont été interceptés. En 2011, 54 000. En février dernier, rien que dans mon secteur, 1 340. Presque trois fois plus qu'en février 2011 », constate-t-il. Sur son ordinateur, des vidéos nocturnes: on y voit des files de migrants, escortés d'hommes en armes qui n'hésitent pas à frapper leurs « clients ». « Chacun débourse au minimum 200 euros », note Salamagas, qui coopère avec ses homologues turcs pour démanteler les réseaux mafieux. « Ce sont les mêmes qui contrôlent le trafic

d'héroïne », remarque le policier, soulignant l'inhumanité des passeurs: « Ils aménagent des caches dans les camions. Lors des longs trajets, ils obligent les clandestins à porter des couchedolottes pour faire leurs besoins. » Une fois à la frontière grecque, franchir l'Evros en canot prend cinq minutes et vingt secondes, montre en main. « On parvient parfois à les intercepter sur le fleuve, raconte Salamagas. Les passeurs risquent quinze ans de prison. Alors, désormais, ils restent sur la berge côté turc, et laissent les migrants se débrouiller avec le canot ! » Emportés par le courant, certains esquifs surchargés chavirent. « Des dizaines de gens se sont déjà noyés, soupire Salamagas. D'autres se perdent et meurent de froid. » Cet hiver, la police a même retrouvé les cadavres gelés d'une femme et de son enfant en bas âge.

Depuis fin 2010, la Grèce reçoit les renforts des policiers de Frontex (Agence européenne pour la gestion de la coopération aux frontières extérieures): équipés de caméras thermiques, ils scrutent chaque nuit les abords du fleuve. Mais ces caméras ne couvrent pas toute la frontière. En sortant du PC où les policiers centralisent les images infrarouges, nous tombons nez à nez avec cinq clandestins. « On vient de franchir le fleuve, on est palestiniens, expliquent-ils en français. Où est la gare? On veut aller à Athènes. » Venir d'un pays en guerre facilite l'accès à l'asile politique: ces « Palestiniens » bizarrement francophones viennent plus vraisemblablement du Maghreb.

Face à l'afflux de réfugiés, la Grèce veut amorcer, dès avril, la construction d'un mur, qui couvrirait ses 12,5 kilomètres de frontière terrestre, là où le fleuve Evros dessine une boucle en territoire turc. Un projet soutenu par Arno Klarsfeld, nommé président de l'Office français de l'immigration et de l'intégration (Ofii). En Grèce, l'idée fait débat: « Cela stopperait l'immigration », croit Dobas, un retraité d'Orestiada. Dobas a lui-même été travailleur immigré durant vingt ans en Allemagne, mais il n'y voit pas de contradiction avec sa xénophobie. Des citoyens d'Orestiada ont eux créé un collectif, Stop Evros Wall: « Un mur serait inefficace, criminel et moralement inacceptable, estime Panos, 37 ans. Inefficace, parce que les migrants le contourneront. Criminel, parce qu'ils seront encore plus à traverser le fleuve et à s'y noyer. Inacceptable, car l'Europe bafouerait ses valeurs. Le mur de Berlin est tombé, et on veut bâtir d'autres murs? Et on dit à ceux qui sont derrière: "Adieu, vous êtes nés du mauvais côté"? C'est injustifiable. »

Peu avant notre départ, nous rencontrons Yusunaba sur le quai de la gare d'Orestiada. Ce gaillard vêtu de loques est arrivé du Nigeria en Grèce il y a six mois. La réalité européenne est loin de ce qu'il imaginait. « J'étais venu travailler, mais il n'y a aucun travail en Grèce. Alors, je mange dans les poubelles », fait-il, honteux et désespéré. À Athènes, des milliers de clandestins sont en voie de clochardisation. Leur rêve européen s'est mué en cauchemar sans fin. Mais, cette nuit encore, d'autres rêveurs traversent le fleuve Evros. ■

Cet hiver, une migrante et son enfant sont morts gelés